

Bernard Nominé

Remaniement des jouissances à l'adolescence *

La question que vous voulez aborder dans ce séminaire sur les choix de jouissance et donc sur la sexuation à l'adolescence est vraiment un thème d'actualité. Il n'est pas rare aujourd'hui que l'on reçoive un adolescent qui a du mal à s'y retrouver dans sa jouissance habituelle d'enfant, car elle est chamboulée par l'émergence réelle de son sexe qui lui impose une orientation à laquelle il n'est pas préparé ou bien qu'il récuse carrément.

On parle alors de *dysphorie de genre*. C'est une catégorie diagnostique sous laquelle se rangent, se reconnaissent certains adolescents ; ce n'est pas nous qui les identifions ainsi. C'est en général sur les réseaux sociaux qu'ils ont trouvé cette étiquette et qu'ils trouvent des partenaires virtuels qui les reconnaissent et les soutiennent. Et je remarque que ceux qui viennent nous voir avec cette question revendiquent qu'on les reconnaisse ainsi.

C'est comme ces patients qui se revendiquent d'une fibromyalgie ou d'une maladie de Lyme. Ils viennent avec un diagnostic et exigent qu'on les reconnaisse comme tels. C'est un préalable auquel nous devons faire semblant de nous conformer, faute de quoi rien n'est possible.

Actuellement, le diagnostic de *dysphorie de genre* implique un protocole de prise en charge préconisé par je ne sais quelle haute autorité qui semble avoir perdu la raison ou bien avoir cédé à l'influence d'un lobby prêt à encourager tout adolescent qui manifeste le souhait de s'engager dans un processus de transition pour résoudre l'impasse subjective à laquelle la puberté le confronte. Il est bien évident qu'en tant que psychanalystes il n'est pas question que nous nous sentions concernés par ces protocoles. Nous avons à accueillir ces sujets en mal de reconnaissance comme porteurs d'un nouveau style de symptôme à la mode, à nous de voir comment y répondre de la meilleure façon.

D'après ce que je sais, le protocole des bonnes pratiques pourrait nous accuser de temporiser la réponse à donner. Et pourtant, c'est la première

attitude raisonnable à avoir. La temporalité est la question centrale de l'adolescence. Nombreux sont les auteurs, historiens, sociologues, psychologues, médecins et bien évidemment psychanalystes qui récusent l'idée de l'adolescence comme un âge de la vie.

Auparavant, on passait très vite de l'enfance à la vie adulte, ce qui rendait nécessaires des rites de passage, surtout du côté masculin d'ailleurs. Aujourd'hui, l'espace s'étire, on va à l'école jusqu'à un âge qui dépasse de loin celui de la puberté et on reste dépendant de ses parents jusqu'à, en moyenne, vingt-cinq ans. Il y a des gens pour penser que si la société des adultes participe à ce retard de l'intégration des enfants dans l'âge adulte, c'est que, pour cette société qui vieillit, la jeunesse devient de plus en plus quelque chose d'idéalisé que l'on voudrait voir s'éterniser. Ce point de vue fait écho à la thèse freudienne développée dans *Pour introduire le narcissisme* ¹.

Freud nous y explique que si les parents surestiment leur petit ange, et s'ils font tout pour le protéger des désagréments de la vie, le plus longtemps possible, c'est parce qu'ils retrouvent là l'occasion de satisfaire leur propre narcissisme. Au travers de leur progéniture pour laquelle ils voudraient que les lois de la nature, le sexe, le vieillissement, la maladie, la mort, ne s'appliquent pas, il s'agit de retrouver, par procuration, cette période regrettée où ils étaient, comme l'écrit Freud, « sa majesté le bébé ² ». Ceci a le mérite de nous faire entendre qu'une société a les adolescents qu'elle mérite et la nôtre est assez bien servie de ce côté-là.

Le narcissisme est le concept qui convient le mieux pour comprendre ce qui est à l'origine de ce phénomène de société qu'est l'adolescence. L'enfant est un objet du narcissisme des parents. C'est un fait, il vaut mieux que ce soit comme ça, d'ailleurs. Mais point trop n'en faut, car tout le problème de l'adolescent, c'est la difficulté à lâcher l'identification à cette image narcissique pour entrer dans la vie adulte. En fait, ce qui est douloureux dans ce passage de l'enfant à l'adulte, c'est que la perte de l'image narcissique dévoile la vérité de ce qu'est le sujet primitivement et essentiellement.

Nous avons tous été primitivement un objet de jouissance pour l'Autre. Cette jouissance est cachée derrière l'investissement narcissique des parents qui donne une signification d'amour à l'existence de cet objet qu'est l'enfant. Étant donné que ce qui caractérise l'amour est la réciprocité, la symétrie, eh bien, l'enfant aime à son tour celui dont il est l'objet narcissique et naît ainsi un courant de tendresse qui l'unit à l'Autre. Parallèlement à ce courant de tendresse, il y a autre chose, car la jouissance que nous venons d'évoquer n'est pas tout effacée par le courant tendre ni par l'investissement narcissique de l'Autre. Il reste quelque chose de cette jouissance, c'est

bien sûr ce qui a fait scandale dans la découverte freudienne. L'enfant a une sexualité qui ne cadre pas avec l'image du petit ange.

Quel est le partenaire de cette jouissance sexuelle de l'enfant ? La plupart du temps il n'y en a pas, c'est une activité autoérotique. C'est dire que s'il y a un partenaire, c'est un partenaire de fantasme. Il faut aussi préciser que cette sexualité de l'enfant n'est que partielle. Elle concerne des zones érogènes qui n'ont pas forcément affaire avec la sphère génitale, et si elle concerne la sphère génitale, elle n'aboutit pas à une satisfaction complète.

Que devient cette sexualité infantile ? Elle n'évolue pas tranquillement vers la sexualité adulte. Freud nous dit textuellement que la vie sexuelle de l'homme est marquée par une division en deux phases avec une phase intermédiaire. C'est la fameuse *période de latence*. Cette période est très importante. Il ne faut pas la prendre pour un stade du développement, il ne s'agit pas là d'un événement physiologique mais d'un fait de structure.

Quelle est la fonction de cette discontinuité ? C'est une coupure dans le savoir. L'enfant jouit sexuellement mais il ne le sait pas. Il ne sait pas à quoi ça va servir. Et quand l'adulte sait à quoi ça sert, il a oublié qu'il a joui étant enfant. Ce trou dans le savoir est donc essentiel. C'est à cette exigence que répond le mythe d'Œdipe. Souvenez-vous que la faute essentielle d'Œdipe est d'avoir voulu savoir et d'avoir triomphé de la Sphinge, donc d'avoir transgressé cette zone de non-savoir. La période de latence correspond à la nécessité de cette zone de non-savoir.

En définitive, cette période de latence représente un écart nécessaire entre la jouissance déjà existante dans l'enfance et le savoir, la signification apportée par la vie sexuelle de l'adulte.

Où pouvons-nous situer l'adolescent dans cette topologie ? Il a un pied dans cette période de latence et un pied dans le savoir de l'adulte. D'où le malaise. Car il est en quelque sorte encore un enfant, mais pas sans savoir. Être un enfant, pas sans le savoir, dévoile la vérité cachée derrière la figure du petit ange. Derrière le petit ange, l'adolescent peut entrevoir maintenant qu'il y avait le *jouet érotique*, l'objet de jouissance de l'Autre. C'est précisément cette découverte, cet instant de vérité, cet instant de passe, qui peut l'aider à lâcher sa position d'enfant pour entrer dans une position subjective d'adulte.

Mais ça ne se passe pas si facilement, d'autant que dans nos sociétés actuelles ce moment de passage se prolonge. Les enfants sont initiés de plus en plus tôt à la sexualité des adultes, mais, en même temps, ils sont maintenus de plus en plus tard dans une position de dépendance, donc de passivité vis-à-vis de leurs parents. Cela prolonge très nettement cette période

de *valse-hésitation* où l'adolescent se maintient dans cet entre-deux-mondes. Le savoir qu'il acquiert sur sa position jouissante devrait l'inciter à l'abandonner, mais il y revient. C'est donc l'époque de la culpabilité et du repli sur soi. Le courant tendre, dans lequel s'exprimait la relation d'amour parental, est contaminé par le courant sensuel qui avait été réprimé dans la période de latence. Il s'ensuit un désinvestissement des objets parentaux. La libido se retire alors sur le moi et le narcissisme s'exacerbe à cette période de la vie. L'adolescent a perdu la valeur de son image dans le narcissisme de ses parents, mais, maintenant, il s'habille aux couleurs de son propre narcissisme, qui s'oppose violemment aux idéaux parentaux. Avec un soin minutieux, il s'attaque à cette image, mais c'est pour adopter d'autres idéaux qui l'asservissent tout autant. Il faut dire que dans ce moment de passe le sujet adolescent est laissé tombé par l'Autre puisque cet Autre, jadis idéalisé, a montré qui il était, il n'est donc plus. Dans ce moment d'abandon, le sujet adolescent est prêt à tout et notamment à s'offrir comme le pire des esclaves pour faire revivre l'Autre sous la figure d'un maître impitoyable qui voudrait tout. C'est en cela que la période de l'adolescence se prête volontiers au mysticisme. Mais ceci peut donner lieu à des embrigadements de toutes sortes dont l'histoire a fourni des exemples notoires : les Chemises brunes, les Jeunesses hitlériennes, les Gardes rouges... Mais il n'est pas nécessaire d'aller chercher des exemples aussi extrêmes pour voir que, dans ce genre de soumission qui peut prendre l'allure d'un sadomasochisme transitoire, le sujet retrouve la jouissance passive de l'enfant-objet. C'est alors le trait pervers qui prédomine.

L'adolescence est donc une sorte de plaque tournante. C'est un moment subjectif qui signe la position temporaire d'un sujet pour lequel, comme le disait Vicente Mira, « les cartes sont redistribuées ³ ». Il désignait par cette métaphore un remaniement du désir et des identifications.

La formulation est intéressante, mais je me permettrais de la modifier un peu car, selon moi, les cartes sont toujours les mêmes, le sujet dans l'adolescence n'hérite pas d'un nouveau jeu. Mais quelque chose fait qu'il va devoir jouer autrement avec les cartes qu'on lui a distribuées parce que son partenaire habituel n'est plus le même, ou tout du moins il ne le voit plus de la même façon.

Si je garde cette métaphore du jeu de cartes, quelles sont les cartes en question ? Elles sont de trois ordres :

- des cartes imaginaires qui dessinent l'image du corps ;
- des cartes symboliques qui sont de l'Autre et qui servent de repère pour l'image du corps en tant qu'elles lui esquissent un idéal ;

– enfin des cartes réelles qui sont les atouts que la nature distribue à certains ou les malchances dont elle affuble d'autres.

Pendant l'enfance, la pédagogie des parents et des éducateurs apprend au sujet infantile à se débrouiller de ces trois sortes de cartes, c'est-à-dire lui enseigne à faire le nœud. Le sujet apprend ainsi à concilier le réel de sa jouissance, les exigences de satisfaction de sa petite personne et la satisfaction de la demande de l'Autre. En termes borroméens, on pourrait dire que c'est autour de l'image narcissique que se nouent dans l'amour parents-enfant le réel de la jouissance infantile et la demande éducative des parents. Mais, avec les modifications de la puberté, l'image du corps se modifie et le réel de sa jouissance aussi. Par contre, les repères symboliques n'ont pas bougé. L'équilibre est donc menacé si le sujet ne trouve pas lui-même une autre façon de faire le nœud.

J'ai été amené à envisager les choses sous cet angle en lisant un très bon article de notre collègue Carmen Gallano ⁴. Elle définit l'adolescence comme un traitement du réel rencontré du fait de l'éclosion de la puberté. Elle propose le traitement du réel par le symbolique dans l'initiation, le traitement par l'imaginaire avec construction du fantasme et enfin le traitement de ce réel par le réel du passage à l'acte. C'est cette façon d'envisager la position adolescente qui m'a donné l'idée d'exploiter un peu plus précisément l'optique borroméenne.

La distinction que nous opérons aujourd'hui dans notre culture occidentale entre le sexe et le genre est légitime. Elle est sans doute issue de l'éclairage apporté par la psychanalyse sur les rapports de l'être parlant avec son sexe. Mais les rapports entre sexe et genre sont plus complexes qu'il n'y paraît. « Il n'y a pas de rapport sexuel », disait Lacan, mais il ne faudrait pas croire qu'on puisse éluder la question avec le genre. Il n'y a pas plus de rapport de genres.

Lors de notre Rencontre internationale à Buenos Aires, l'été dernier, j'ai proposé une construction borroméenne de cette relation épineuse de l'être parlant avec le réel de son sexe, avec le genre imaginaire qu'il se choisit et avec les repères symboliques qu'il a trouvés dans le couple parental.

Cela vous étonnera peut-être que je situe le genre du côté de l'imaginaire. Le genre est à l'origine une affaire de grammaire. Au départ, j'aurais eu tendance à le situer, avec la grammaire, du côté du symbolique. Mais la lecture de Jean-Claude Milner m'a ouvert un autre horizon. Dans *L'Amour de la langue*, Milner propose de considérer la grammaire comme une consistance imaginaire. Et j'avoue que j'ai été séduit par cette thèse. Ce qui fait loi pour une langue, ce n'est pas sa grammaire, c'est l'usage commun, ce que

Damourette et Pichon appelaient *la parlure*. La grammaire confère à une langue sa consistance, mais ce n'est pas vraiment elle qui fait loi ; elle ne sert qu'à justifier ce qui fait loi dans l'usage commun de la langue. Dire que la grammaire a une fonction imaginaire ne la disqualifie pas du tout.

L'imaginaire, dans la théorie borroméenne, c'est ce qui donne consistance, ce qui donne corps. Si les grammairiens considèrent leur science comme la charpente de la langue, nous, psychanalystes, pourrions considérer la grammaire comme le corps de la langue qui s'incorpore et modèle à notre insu l'image de notre corps.

Ce rapprochement que je vous propose entre la fonction imaginaire de la grammaire pour une langue et l'image du corps de l'être parlant devrait nous permettre d'éclairer la question de cette fameuse *dysphorie de genre*.

Ceux qui revendiquent cette étiquette souffrent d'un désaccord profond entre le sexe réel qu'ils ont reçu de la nature et l'image du corps, donc le genre par lequel ils veulent être représentés dans le discours. Ils disent être nés dans le mauvais corps.

Il faut dire que, du fait que nous sommes des êtres parlants, notre identité sexuelle ne se réduit pas à notre sexe réel, elle dépend aussi du choix que chacun peut faire en s'autorisant d'un genre ou de l'autre. Rien n'harmonise forcément le réel du sexe et l'imaginaire du genre. D'où le recours nécessaire au troisième registre, celui du symbolique, où le sujet va trouver *le mode d'emploi* de son sexe selon les modèles identificatoires fournis par le complexe d'Œdipe. C'est là que, dans une optique freudienne, on peut situer les quelques autres dont celui qui s'autorise d'un genre a besoin.

Lacan a pris de la distance à l'égard de ce modèle idéal, considérant sans doute que le mode d'emploi fourni par l'œdipe est toujours plus ou moins mal rédigé. D'où la nécessité d'un quatrième terme : le symptôme, pour faire tenir ensemble, chez chacun, le réel de son être, l'image qu'il revendique et la place que les autres lui décernent. Après avoir considéré ce symptôme sous l'angle d'une fonction purement mathématique, Lacan l'a considéré sous son mode opératoire de quart élément dans la logique borroméenne.

Quand l'être sexué s'autorise d'un genre, il exprime un choix symptomatique. C'est ce que les adeptes de la *dysphorie de genre* récusent absolument aujourd'hui. Pour eux, *la dysphorie de genre* n'est pas un symptôme, le terme même de *dysphorie* a été substitué par celui d'*incongruence*. Il s'agit pour eux de corriger l'incongruence du genre en intervenant sur le réel de la chair pour rendre le corps conforme au discours.

Le corps du *parlêtre* est structurellement aliéné au discours du maître. Mais le sujet ne se réduit pas à ce corps aliéné au discours, une partie de son être échappe à ce discours. Cette part d'être, c'est la livre de chair engagée dans le contrat que l'être parlant passe avec l'Autre du discours, elle donne tout son poids au pacte, mais il est clair qu'on ne la prélèvera jamais.

Par contre, ce qui est curieux dans cet engouement pour la transidentité, c'est que ces jeunes gens qui s'y offrent sont prêts à sacrifier la livre de chair pour mettre leur corps en conformité avec leur idéal.

En tant que psychanalystes, nous n'avons pas à rendre les armes devant ce discours ambiant. Quelle que soit la façon dont ces jeunes gens s'adressent à nous, nous devons donner à leur demande la forme d'un symptôme. Qu'ils s'autorisent du genre qui leur convient, soit, mais s'ils s'adressent à nous, soyons les quelques autres qui leur indiquent le ressort de la logique collective qui soutient le choix de la sexualité.

Ce choix se précipite au moment de l'adolescence. Si pendant l'enfance la pédagogie des parents et des éducateurs a appris au sujet infantile à nouer ces trois registres grâce à l'investissement de l'image narcissique, la puberté modifie l'image du corps et le réel de sa jouissance aussi. Par contre, les repères symboliques n'ont pas bougé.

Le nœud de l'économie infantile est rompu et le sujet doit trouver une autre façon de faire le nœud. Plusieurs possibilités s'offrent à lui.

Il peut essayer de renouer avec le symbolique en changeant de repères ; c'est ce qui se passait sans doute à l'époque où le passage à l'état adulte s'effectuait par les rituels initiatiques. Mais c'est aussi ce qui se passe de nos jours quand l'adolescent cherche l'affiliation à une bande, ce qui d'ailleurs n'exclut pas le passage initiatique. Ce remaniement symbolique réaliserait une sorte de doublement du symbolique qui permettrait de refaire le nœud.

Il peut aussi renouer avec le symbolique, d'une façon plus commune, en utilisant le recours du symptôme. Dans une optique purement freudienne, on dira que le symptôme doit pouvoir assurer sa fonction de compromis entre les exigences de satisfaction pulsionnelle du sujet et l'exigence de l'idéal parental. Dans une optique borroméenne, on dira que le sujet se sert du symptôme comme d'un quatrième rond qui double le symbolique et le réarrime à la chaîne. Le sujet sortira ainsi de sa position adolescente pour cheminer vers le destin névrotique qu'il se sera choisi.

Autre possibilité, se servir de l'imaginaire en le redoublant pour rétablir le nœud. Il y aurait d'un côté l'image du corps modifiée par le réel pubertaire et d'un autre la permanence de l'ancienne image narcissique qui

convenait à l'idéal parental. L'adolescent pourrait alors jouer sur les deux tableaux. Ce recours au doublement de l'imaginaire pour rétablir la chaîne correspond, pour Lacan, à l'inhibition. Cela rendrait assez bien compte du syndrome « Tanguy ⁵ », l'adolescent qui se maintient dans un statut infantile, c'est-à-dire qui reste inhibé quant au passage à l'âge adulte.

Autre recours à l'imaginaire, plus complexe mais qui s'observe aujourd'hui plus fréquemment qu'auparavant puisque la science médicale le permet, c'est celui qu'empruntent ceux qui récusent les modifications de leur image sexuée et qui font appel à la médecine et à la chirurgie pour intervenir réellement sur leur corps. Ce sont majoritairement des garçons, encombrés de leur virilité et qui ne pensent pas pouvoir se débrouiller de leur être sans opérer ce qu'ils appellent leur « transition ».

Il m'est arrivé d'en accompagner un. Il est venu me consulter pour avoir l'aval d'un psychiatre qui lui permettrait d'entrer dans le processus de transition. Il est fils unique d'une mère célibataire. Il a été élevé dans une ambiance féminine, entouré de sa mère, sa grand-mère et sa tante. Il s'est naturellement identifié de ce côté-là de la sexuation sans problème jusqu'à la puberté. L'apparition des caractères sexuels secondaires, notamment la pilosité, est venue troubler cette harmonie. Dans un premier temps, il a cherché à accentuer les stigmates de sa virilité qu'il trouvait insuffisante en pratiquant la musculation. Mais n'obtenant pas le résultat escompté, il a décidé de changer son fusil d'épaule. Puisqu'il s'était toujours senti plus à l'aise dans une représentation plutôt féminine de son être, pourquoi ne pas suivre cette pente-là ? Mais ce qui était naturel avant la puberté ne peut plus l'être maintenant et il est obligé de jouer un jeu, de se composer tous les matins une image féminine en masquant les signes fâcheux de sa masculinité. Il n'en peut plus et est très déterminé à se lancer dans la transition, persuadé que c'est pour lui le seul moyen de retrouver sa place dans le jeu social. Je n'ai pas eu l'idée de le dissuader de se lancer dans cette entreprise. Il demandait qu'on l'y accompagne, et pourquoi pas. Il me semble que lui refuser ce qu'il demande risquerait de le pousser vers une autre sortie, celle de traiter par le réel cette difficulté à loger son être dans un nœud social. Le passage à l'acte suicidaire est une éventualité qui fait partie des avatars de l'adolescence.

Enfin, dernière éventualité qui peut s'observer dans ce moment de l'adolescence, c'est que le sujet ne trouve aucune solution pour établir le nouage mis en défaut par l'émergence du réel pubertaire. Les trois registres se désolidarisant sans remède plongent alors le sujet dans une crise existentielle dont on s'apercevra vite que c'est bien plus qu'une crise d'adolescence.

Et là encore il faut remarquer que l'adolescence est un moment propice au déclenchement d'une psychose.

Je pourrais relater le cas d'une adolescente qui était venue me voir, sur les conseils de ses parents qu'elle avait alertés en leur disant qu'elle voulait changer de sexe. Elle se présentait comme une jeune fille à la mode qui lorgnait du côté de la transidentité pour résoudre ses difficultés avec la sexualité. Elle a commencé à me confier, sans pudeur aucune, les difficultés que lui posait sa vulve dont les grandes lèvres trop développées avaient selon elle l'allure de testicules. Ce manque de pudeur dans un premier rendez-vous m'avait déjà alerté. Petit à petit je découvrais le manque caractéristique de métaphores dans sa façon de parler. Jusqu'au jour où elle a pu me confier qu'elle avait des sensations corporelles étranges et surtout des hallucinations auditives. La description et l'exploration de sa schizophrénie ont fait passer au second plan la question de la transidentité. Il n'en est plus du tout question aujourd'hui. Plus elle me parle de ses difficultés avec le discours, moins elle évoque ses troubles de l'identité sexuelle. Je remarque d'ailleurs que sa façon de s'habiller a changé. Elle a abandonné sa tenue d'adolescent asexué, de temps en temps elle ose la féminité.

En conclusion

L'adolescence est un moment plus ou moins situable entre l'enfance et l'état adulte se caractérisant par une position transitoire du sujet qui doit affronter un remaniement des coordonnées réelles, symboliques et imaginaires avec lesquelles il construit sa réalité psychique. En dehors des situations très critiques comme un passage à l'acte suicidaire, un passage à l'acte de type psychopathique ou le déclenchement d'une psychose, l'adolescence est rarement l'occasion d'une demande adressée à un psychanalyste. L'adolescent complaisant peut à la rigueur accepter de suivre ses parents dans une consultation, mais il s'y présente en position de symptôme, lui-même récuse généralement toute souffrance en dehors de celle d'avoir à supporter l'angoisse et les reproches de ses parents.

Il vit pourtant une période difficile, tiraillé qu'il est entre des tendances contraires d'aliénation et de séparation ; ce qu'il apprend seul de son sexe ne lui donne pas envie de se confier et ne l'incite pas à questionner le savoir de l'Autre. Cette période difficile est une épreuve pour les parents qui font le constat amer que leur pédagogie est sans effet sur leur enfant qui s'éduque maintenant en dehors d'eux. Cette prise de conscience est pour eux une étape importante, elle peut soulager leur angoisse et leur culpabilité et donc améliorer le contact avec leur enfant.

En définitive, l'adolescence est un processus qui fait passer le sujet de l'aliénation à la séparation. C'est un passage obligé et chacun l'aborde à sa façon et à son heure.

Je terminerai par une courte vignette clinique qui m'a été rapportée par une collègue lors d'un contrôle. Il s'agit d'un garçon de 13 ans adressé par sa mère qu'il importune quelque peu car, depuis son divorce quand l'enfant avait trois ans, il a pris l'habitude de coucher dans le lit de sa mère. Or la mère vient de refaire sa vie et le jeune homme refuse de céder au beau-père sa place dans le lit de la mère. Enfant symptôme de la mère donc. À ceci près que nous apprenons qu'il fait la même chose quand il est hébergé chez son père. Mais le père a trouvé une astuce, il a acheté un petit chien qu'il confie à son fils pour la nuit.

Quand l'analyste lui fait remarquer qu'il serait temps qu'il assume de dormir seul, il répond : « Je n'y suis pas prêt. » Il justifie sa nécessité de se coucher auprès de sa mère par de fortes angoisses nocturnes, qu'il entretient par son goût pour les films fantastiques. Il se passionne pour les héros qui ont des super pouvoirs et quand son analyste lui demande finement : « Quel pouvoir aimerais-tu avoir ? », il répond sans hésiter : « Celui d'arrêter le temps. »

Il me semble que les adolescents d'aujourd'hui qui souffrent de ce qu'ils appellent la *dysphorie de genre* souffrent en fait du réel du temps qui les achemine inexorablement vers un choix de genre plus ou moins adéquat à leur mode de jouissance. Contrairement à ce que voudrait édicter une prétendue bonne pratique, il n'y a pas à se hâter à prendre leur demande au pied de la lettre. Laissons-leur le temps de se faire au temps.

*↑ Intervention au séminaire de Mathias Gorog et de Radu Turcanu, « De l'objet au sujet. La psychanalyse avec les enfants et les adolescents » (troisième année), à Paris, le 14 novembre 2022.

1.↑ S. Freud, *Pour introduire le narcissisme*, dans *Œuvres complètes, Psychanalyse*, vol. XII : 1913-1914, Paris, Puf, 2006, p. 217-245.

2.↑ *Ibid.*, « His Majesty the Baby », p. 234.

3.↑ V. Mira, « La adolescencia no es un diagnóstico », dans *Hojas volantes, Pliegues, Los Pliegues de la Biblioteca*, n° 1, San Sebastian, 2021, p. 179.

4.↑ C. Gallano, « De que adolecen ? », dans *De la infancia a la adolescencia*, Gloria Gomez compiladora, Temas cruciales Bogota, 2006.

5.↑ Référence à la comédie française *Tanguy*, coécrite et réalisée par Étienne Chatiliez, 2001.